

TEXTE

ROMANS, HISTOIRE, NOUVELLES, MÉMOIRES
VOYAGES, ESQUISSES DE MŒURS
ACTUALITÉS, THÉÂTRES, ARTS, SCIENCES
TRIBUNAUX, ETC.

On s'abonne à Paris :

RUE DU BAC, 66

En province, chez les libraires, à la poste,
aux messageries, par mandat à vue sur
Paris et par timbres-poste de 20 et de
40 centimes.

Les abonnements partent du 1^{er} de chaque
mois.



Il compilait, compilait, compilait.

ILLUSTRATIONS

SCÈNES DE ROMANS ET DE THÉÂTRE, VUES
PAYSAGES, SOLENNITÉS
PORTRAITS, FANTAISIES, CARICATURES
MODES, RÉBUS.

PRIX DE L'ABONNEMENT:

PARIS : Un an..... 6 fr. »
— Six mois..... 3 50
PROVINCE : Un an..... 8 »
— Six mois..... 4 50

Un numéro affranchi : 15 centimes.

Étranger, suivant les pays.

LE VOLEUR

Les développements énormes que prendra le PROCÈS TROPDMANN, dont l'acte d'accusation forme à lui seul une pièce de procédure d'une longueur inusitée, ne nous laisseraient pas la faculté de faire entrer tous les détails de ce grand drame judiciaire dans l'espace que nous consacrons d'ordinaire aux affaires de cours d'assises. D'autre part, l'intérêt fébrile excité dans la France et dans l'Europe entière par cet attentat exceptionnel ne nous permettrait pas, sans faire tort à la légitime curiosité de nos lecteurs, de le restreindre, de le tronquer ou même de le fractionner en plusieurs numéros.

C'est pourquoi nous avons pris le parti, quels que fussent les sacrifices qui dussent en résulter pour nous en papier, tirage, impression, poste, etc., de donner à nos abonnés un numéro supplémentaire contenant

Tout le PROCÈS DU DRAME DE PANTIN, illustré des portraits de Kinck père, Kinck fils aîné et de madame Kinck, gravés d'après des photographies originales.

Ce numéro de 16 pages, folioté de manière à faire suite au volume de 1869, paraîtra le surlendemain du jugement. Il sera envoyé *gratis* aux abonnés et vendu au public sur le pied de 10 centimes, prix ordinaire des numéros du VOLEUR.

L'échéance de fin décembre étant la plus considérable de l'année et se chiffrant par plusieurs milliers, nous prions tous ceux de nos abonnés qui sont dans l'intention de renouveler leur souscription, de vouloir bien nous en aviser sans attendre le dernier moment. La régularité du service souffre de l'encombrement des réabonnements et nous pouvons nous trouver, bien malgré nous, dans l'impossibilité de servir sans interruption. On a dû voir, du reste, que la sollicitude que nous apportons dans l'expédition du journal est égale au soin que nous déployons dans l'exécution matérielle, ainsi que dans la partie artistique et littéraire.

Depuis deux mois que nous sommes entré en possession, nous n'avons pas laissé passer un jour sans faire droit aux justes réclamations relatives à des erreurs, omissions, etc., commises sous l'administration précédente; et si nous n'avons pas satisfait à toutes les demandes, réparé toutes les omissions,



PONTENIER.

LA COMTESSE DE MONTE-CRISTO. — Au cabaret des halles,
(Voir page 800, col. 1^{re}.)

c'est que nous n'en avons pas les moyens.

Toutes les personnes dont l'abonnement expire le 1^{er} janvier prochain ont dû recevoir à cette heure le *Tre-sor du Foyer* de 1867 (LE DERNIER QUI AIT PARU), et le portrait-carte du rédacteur en chef du *Voleur*. Quelques-uns seulement ne sont point parvenus, par suite de la détérioration des bandes d'adresses, qui nous ont été renvoyées par la poste, avec les objets qu'elles recouvraient, dans un tel état de lacération que la lecture en était absolument impossible. Nous prions donc les quelques personnes qui se trouveraient dans ce cas, de vouloir bien nous signaler l'absence de réception de leur prime.

Les primes dues aux abonnés dont l'expiration n'a lieu que dans le cours de l'année 1870, seront toutes envoyées dans le cours du mois de janvier prochain.

NOTA. Le moyen le plus sûr et le plus rapide de s'abonner est d'envoyer

le remercia de ses offres, et répéta qu'elle n'avait aucun sujet de chagrin. Elle s'exprimait avec tant de décision que le bon Van Best finit par être convaincu de sa sincérité. Cependant il disait en hochant la tête :

— C'est bien drôle, les femmes ! Pleurer pour le plaisir de la chose !... Mais puisque tu n'as rien à désirer, n'en parlons plus.

Il reprit bientôt avec son ton de bonhomme ordinaire :

— Tu ne sais pas, Amélie, quelle visite je viens de recevoir ?

— Une visite, mon père ? demanda mademoiselle Van Best avec étonnement.

— Quoi ! n'as-tu pas vu tout à l'heure une voiture bourgeoise là, dans la cour ? où avais-tu donc les yeux ?

— J'étais distraite sans doute ; mais quelle visite avez-vous reçue ?

— Rien de moins, fillette, que celle de M. R***, le directeur général des chemins de fer de... il m'a appris des choses... fort étranges.

— Ah ! ah ! contez-moi donc cela !

— Petite curieuse !... Tiens, j'ai tort sans doute, mais je ne sais rien te cacher : avec toi je pense tout haut... Eh bien ! Amélie, j'ai maintenant l'explication de certaines circonstances qui ont dû déjà te donner à penser comme à moi. N'as-tu pas été surprise, par exemple, que ces derniers temps, quand l'état de mes affaires était désespéré, quand je n'avais plus qu'à déposer mon bilan au greffe du tribunal, une intervention inattendue, presque miraculeuse, m'ait replacé tout à coup dans des conditions de prospérité et de succès ?

— Il est vrai, cher père, et nous avons grandement à remercier la Providence qui nous a sauvés de ce danger.

— Remercions la Providence, je le veux bien, mais nous devons aussi des remerciements à ceux qu'elle a employés pour opérer ce prodige... Or, ceux-là, mon Amélie, les connais-tu ?

— Sans doute, M. R*** lui-même.

— Fort bien, mais M. R***, qui a pour son compte tant d'occupations, aurait-il pu surveiller les affaires d'un simple particulier tel que moi, et intervenir chaudement en ma faveur au moment du danger, s'il n'y avait été poussé par une influence active et puissante ?... Allons ! je ne te donnerai pas d'énigmes à deviner... Te souviens-tu du bal où je te conduisis, l'hiver dernier, à l'hôtel de ville de Mons ?

— Certainement, mon père.

— Et parmi les jeunes gens qui se pressaient autour de toi, qui t'invitaient à la danse, aucun n'a-t-il fixé ton attention ?

— Aucun, répondit Amélie en rougissant.

— Bien sûr ?... Au fait, ils étaient nombreux et tu ne les connaissais pas. Cependant, ma chère, parmi ceux qui se disputaient tes polkas et tes contredanses, se trouvait M. de Beaucourt, le neveu de M. R*** et mon associé actuel.

— Serait-il possible ! Attendez, je crois me souvenir.... Mais non, non, je

ne me rappelle aucune circonstance se rapportant à M. de Beaucourt.

— Eh bien, petite, ceci est de l'ingratitude de ta part, car il n'a eu garde de t'oublier, lui ; il a été notre protecteur auprès de son oncle, auprès de l'opulente compagnie dont son oncle est le chef. Sur la nouvelle de mes embarras financiers, il a sollicité une première fois en ma faveur cette commande de deux mille tonnes de coke ; plus tard, averti, je ne sais comment, de ma faillite prochaine, il a imaginé et fait accepter à M. R*** la combinaison qui non-seulement me sauve de la ruine, mais encore peut relever ma fortune. Aussi quand ce brave jeune homme, qui réside, dit-on, en France pour le moment, va venir enfin à Polignies, me promets-tu de le recevoir de mon mieux, tout ingénieur qu'il est !

— Et moi aussi, mon père, car il nous a réellement rendu d'immenses services.... Mais comment M. de Beaucourt a-t-il pu être si bien informé de nos embarras, intervenir si à propos ?

— Hum ! j'ai bien quelques soupçons... Ce petit Léonard me semble passablement mystérieux et il se trouve sans doute au fond de tout ceci.

— Ne supposez pas, cher père, reprit Amélie vivement que Léonard ait pu jouer, dans cette affaire ou dans toute autre, un rôle indigne d'un homme de cœur.... Il m'a sauvé la vie, ajouta-t-elle avec réserve, et je ne saurais l'entendre juger avec sévérité.

— Eh ! qui en dit du mal ? Tu ne peux avoir de lui meilleure opinion que moi-même. En quoi serait-il coupable s'il avait averti M. R*** ou M. de Beaucourt des effroyables difficultés que nous avons eu à combattre ?... Enfin il ne s'agit pas de lui.... Je vois avec plaisir, ma fille, tes bonnes dispositions pour M. de Beaucourt. J'avais conçu certaines préventions à son égard, mais elles n'existent plus. Toutes informations prises, il est sans orgueil et sans morgue ; nous nous conviendrons, j'en suis sûr. De ton côté, si tu le trouvais aussi bien de sa personne et aussi aimable qu'on le prétend...

Amélie releva la tête brusquement.

— Qu'ai-je à faire dans tout ceci ? demanda-t-elle ; qu'importe mon opinion sur votre associé ?

— Bon ! tu prends la mouche sans savoir... Cependant, Amélie, tu vas avoir vingt ans, et tu es trop jolie pour « coiffer sainte Catherine, » comme on dit. Quant à moi, je ne suis pas égoïste et j'espère...

— Expliquez-vous, mon père, reprit Amélie, voyant qu'il s'arrêtait ; que s'est-il passé entre vous et M. R*** ?

— Mais rien du tout... Que veux-tu qu'il se soit passé ? Seulement nous allons recevoir ici bientôt un jeune homme riche, instruit, de bonne famille et d'excellentes manières ; si tu songes de plus que ce jeune homme sera mon associé, mon égal, et qu'il est déjà amoureux de toi..., il y a bien là de quoi donner à réfléchir, tu l'avoueras.

— Est-ce tout, mon père ? Vos idées

me paraissent si complètement changées depuis quelques heures...

— Allons ! les réticences sont impossibles avec toi ; ton imagination court le galop... Eh bien, j'en conviens, M. R*** m'a fait entrevoir les avantages qui résulteraient pour tous d'un mariage entre toi et son neveu ; si donc mon nouvel associé ne te déplaisait pas...

— En sommes-nous là ? interrompit Amélie avec véhémence ; mon père, dès à présent connaissez ma pensée : je ne veux pas vous quitter, je ne me marierai jamais. Quant à la personne dont vous parlez, bien qu'elle soit devenue tout à coup un modèle de toutes les perfections humaines, je ne pourrai jamais l'aimer, et je préfère cent fois la mort à un pareil mariage !

En même temps ses larmes recommencèrent à couler et de truyants sanglots s'échappèrent de sa poitrine.

ELIE BERTHET.

(La suite au prochain numéro.)

LA VIE PRIVÉE DES ANIMAUX

Parmi l'élite des livres d'étrennes, nous pouvons à bon droit citer le magnifique volume de la *Vie des Animaux illustrée*, que vient de publier la maison J.-B. Baillière et fils, 19, rue Hauteville. Cet admirable ouvrage, dont le texte, dû au docteur Prehm, est tout à fait à la hauteur de la science moderne et fait de la zoologie la plus charmante, en même temps que la plus instructive distraction, est ornée de superbes gravures, plus remarquables encore par la fidélité des portraits que par le fini de l'exécution. Jamais la science n'emprunta, pour plaire à tous, une plus séduisante enveloppe.

LA GIRAFE

La chasse de la girafe présente de grandes difficultés. Le Français Thibaut, rapporta en 1834, en Europe, une girafe vivante qu'il avait chassée et prise dans les steppes du Kordofahn. Elle était jeune ; il s'en empara après avoir tué sa mère. D'après son récit, cette prise lui causa mille peines et mille soucis. Il faut, pour chasser la girafe, rester des semaines entières dans les steppes, avoir avec soi de bons chevaux, des chameaux, des vaches, et s'être procuré des guides arabes indigènes. Les jeunes girafes, une fois prises, se soumettent facilement à leur sort ; elles réclament néanmoins beaucoup de soins ; et l'on emmène à cet effet des vaches laitières pour pouvoir les nourrir. De l'intérieur de l'Afrique, on conduit les girafes bientôt apprivoisées, et leurs nourrices, à petites journées, jusqu'à la côte, où on les embarque.

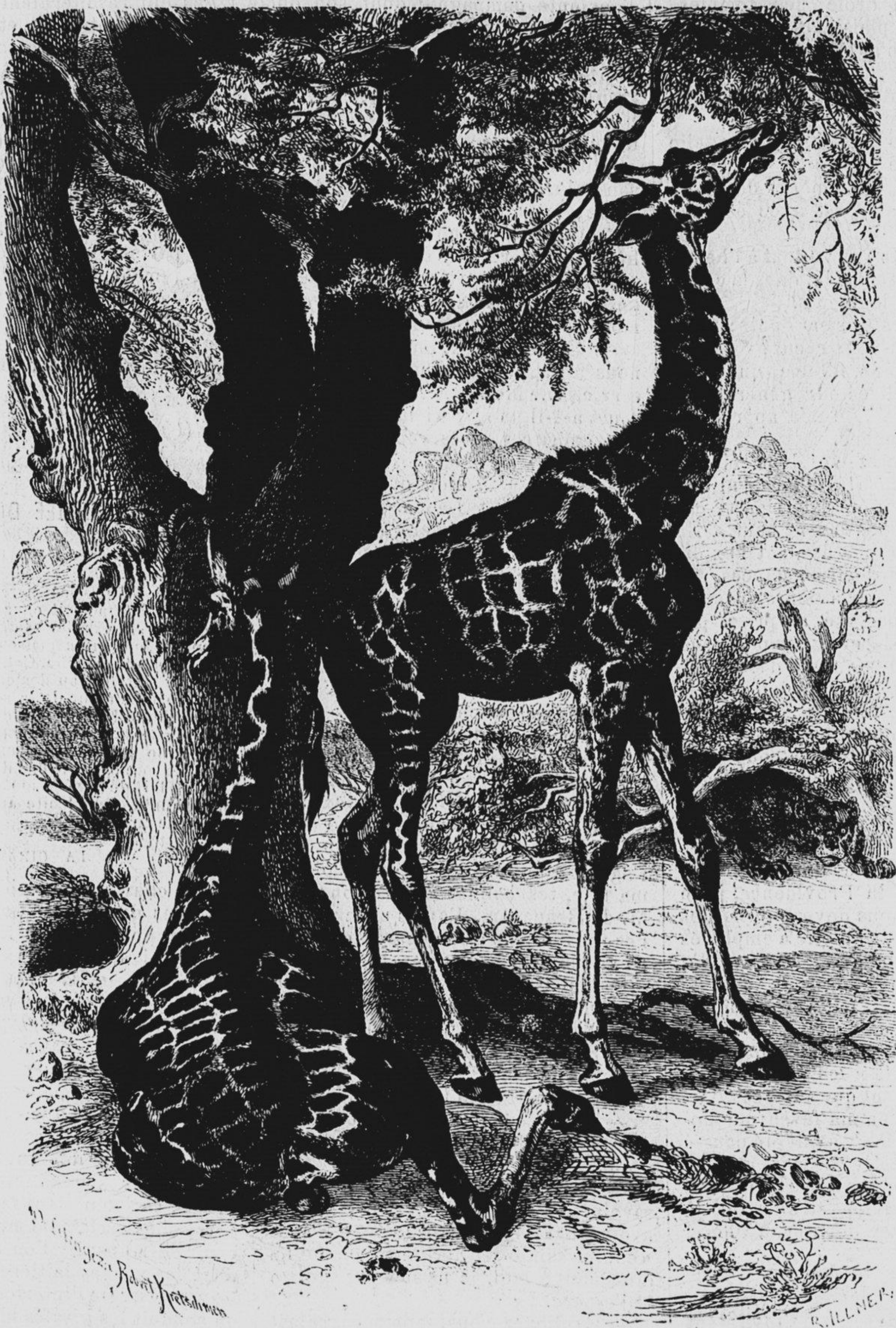
Gordon Cumming raconte en termes animés la chasse à la girafe : « Aucune plume, dit-il, ne pourrait donner une idée du plaisir qu'éprouve le chasseur à passer au milieu d'une troupe de girafes. D'ordinaire, ces animaux se sauvent au travers des buissons épineux, qui mettent en sang les bras et les jambes du chasseur. A ma première chasse, dix girafes passèrent devant

moi. Elles galopèrent tranquillement, tandis que mon cheval était obligé de prendre son allure la plus rapide, pour ne point demeurer en arrière.

Je n'avais jamais ressenti, dans

toute ma longue carrière de chasseur, une impression pareille à celle que j'éprouvai à cette vue. J'étais ravi par cette apparition splendide, je les suivais comme enchanté, je ne pouvais croire

que je chassais des êtres réels, appartenant à ce monde. Le sol était ferme et dur. A chaque bond de mon cheval, je me rapprochais du troupeau, je poussai enfin au milieu et en séparai la plus



LA VIE DES ANIMAUX ILLUSTRÉE. — La girafe. (Voir page 808, col. 1.)

belle femelle. Celle-ci prit la fuite avec rapidité, sautant, galopant, cassant les branches avec son cou et sa poitrine et en jonchant ma route. A huit pas, je fis feu, et lui envoyai une balle dans le dos. Poussant mon cheval plus près d'elle encore, je plaçai le canon de ma carabine à quelques pieds de la bête, et lui logeai ma seconde balle derrière

l'omoplate, sans grand effet cependant. Elle prit le pas; je mis alors pied à terre, et me plaçai devant elle, en rechargeant rapidement mes deux coups. La girafe s'étant arrêtée dans le lit desséché d'un ruisseau, je la tirai dans la direction du cœur; aussitôt elle prit la fuite, je rechargeai et la suivis à cheval; elle s'arrêta de nouveau, je des-

cendis une seconde fois et la regardai avec étonnement. Sa beauté me ravissait; son œil doux et foncé, aux cils soyeux, me regardait avec une expression suppliante. Je fus saisi d'horreur du sang que je versais. Mais la passion de la chasse l'emporta; j'épaulai et ma balle frappa la girafe au cou. Elle se leva sur ses pattes de derrière, retomba

en ébranlant le sol ; un flot de sang noir jaillit de la blessure, elle eut quelques convulsions, et mourut. »

Si l'on a du plaisir à tuer une girafe, on en a plus encore à la prendre vi-

vante, car, partout on aime cet animal, partout on se réjouit de la conserver en captivité. Dans les villes de l'intérieur de l'Afrique, on voit souvent des têtes de girafes s'élever au-dessus des murs

des jardins, et l'on rencontre aux environs des lieux habités, de ces animaux apprivoisés, qui errent librement.

Lors de notre arrivée à Karkodj, sur le Nil Bleu, une girafe fut la première



LA VIE DES ANIMAUX ILLUSTRÉE. — Le rhinocéros unicolore. (Voir page 810, col. 1.)

à s'approcher de notre barque, comme pour nous saluer ; elle vint avec confiance et mangea dans notre main du pain et des grains de dourah. On aurait dit que nous étions de vieilles connaissances. Elle ne tarda pas à remarquer combien nous y prenions plaisir, et tous les jours, elle venait nous visiter et recevoir nos caresses. Je compris alors

le nom arabe *serahse* (la charmante), dont nous avons fait *girafe*. Je fus enchanté de pouvoir observer un pareil animal qui était comme en liberté ; je n'en avais vu qu'une fois, et de loin, et cependant j'avais passé plusieurs semaines dans des endroits qui sont réputés pour riches en girafes.

LE RHINOCÉROS

Les cantons riches en eau, les fleuves au lit large, les lacs à bords marécageux et couverts de buissons ; les marais, au voisinage desquels se trouvent d'abondants pâturages, sont les lieux qu'habitent les rhinocéros. En Afrique, il arrive assez souvent qu'ils

s'écartent de l'eau, pour paître dans les steppes. Dans les Indes, ils s'élèvent parfois dans les montagnes. Mais chaque jour, ils vont au moins une fois à l'eau pour s'y abreuver et rouler dans la vase. Un bain de vase est un besoin pour tous les pachydermes; leur peau, en effet, est aussi sensible qu'elle est épaisse. En été, les moustiques, les taons, des insectes de toute espèce les tourmentent, et ils cherchent à s'en défendre en se recouvrant d'une couche de fange. Avant de se mettre en route pour chercher leur nourriture, ils courent au bord d'un lac ou d'un cours d'eau, s'y creusent un trou avec leur corne, et s'y vautrent, jusqu'à ce qu'ils soient complètement recouverts de vase. Ils poussent en même temps des soupirs et des grognements de contentement; ils se livrent à cette douce occupation avec une telle volupté qu'ils en oublient leur vigilance habituelle. Cette couche protectrice ne les défend que peu de temps; elle ne tarde pas à tomber, aux jambes d'abord, puis aux cuisses et aux épaules, et ces parties finissent par ne plus être à l'abri des piqures des mouches. On voit alors les rhinocéros sortir de leur paresse, courir près d'un arbre et s'y frotter, pour alléger un peu leurs souffrances.

Les rhinocéros sont des animaux plutôt nocturnes que diurnes. La grande chaleur leur est insupportable, et aux heures où elle se fait le plus sentir, ils dorment dans des lieux ombragés, couchés sur le ventre ou sur le flanc, la tête étendue; ou bien, ils restent debout et immobiles à un endroit silencieux de la forêt, protégés par le feuillage des arbres contre les rayons du soleil. Tous les auteurs sont unanimes à dire que leur sommeil est très-profond. On peut à ce moment s'approcher d'eux sans grande précaution: ils ne bougent point. Gordon Cumming raconte que, même les meilleurs amis de ces animaux, plusieurs espèces de petits oiseaux, qui les suivent toujours, s'efforcèrent en vain de réveiller un rhinocéros qu'il voulait tuer; et les plus anciens auteurs disent que c'est surtout pendant la grande chaleur qu'on surprend et qu'on tue les rhinocéros.

D'ordinaire, en dormant, ils ronflent si fort qu'on les entend à distance, et qu'on est ainsi averti, à temps, de leur présence. Mais il arrive aussi qu'ils respirent silencieusement et qu'on se trouve tout à coup devant le géant, sans s'être douté de son voisinage. Sparrmann raconte que deux de ses Hottentots passèrent tout près d'un rhinocéros endormi, et ne l'aperçurent qu'après l'avoir dépassé de quelques pas. Ils se retournèrent, lui appliquèrent leurs fusils sur la tête et firent feu. L'animal faisant encore quelques mouvements, ils rechargèrent tranquillement leurs armes et le tuèrent à la seconde décharge.

A la tombée de la nuit, ou même au commencement de la soirée, le rhinocéros se lève, prend son bain de vase, va au pâturage. En Afrique du moins, c'est généralement de la troisième à la

sixième heure de la nuit qu'il arrive auprès des sources ou des marais, et il y reste toujours plusieurs heures; ensuite il se dirige n'importe où. Il trouve à se nourrir dans les forêts épaisses, impénétrables aux autres animaux, comme dans les plaines découvertes, dans l'eau, comme dans les roseaux, dans les montagnes, comme dans les vallées. Il se fraye un passage avec facilité, même dans le fourré le plus impraticable. Il écarte et broie les branches et les arbres trop faibles pour lui résister; ce n'est qu'autour des troncs gigantesques qu'il se détourne un peu. Là où se trouvent des éléphants, il en suit les sentiers; ce n'est pas qu'il ne sache aussi en frayer, car, au besoin, il écarte avec sa corne des troncs d'arbres même assez épais et s'ouvre un passage. Dans les jungles, on voit des chemins ouverts en droite ligne, sur les côtés desquels les plantes sont brisées, et dont le sol est battu par les pas de ces énormes pachydermes.

Dans l'intérieur de l'Afrique, on a vu des percées analogues; dans celles des rhinocéros, les troncs sont cassés et renversés à droite et à gauche; dans celles des éléphants, tous les arbres qui pouvaient faire obstacle sont arrachés, dépouillés de leurs feuilles et jetés ensuite de côté. Assez souvent, dans les montagnes de l'Inde, on trouve des chemins battus qui conduisent d'une forêt à l'autre, au travers des rochers et des rocaillies; à force d'être parcourus, ils se défoncent peu à peu, et finissent par former de véritables chemins creux.

Relativement à sa nourriture, le rhinocéros est à l'éléphant, ce que l'âne est au cheval. Il mange de préférence des plantes dures, des chardons, des genêts, des roseaux, des joncs, des herbes des steppes. En Afrique, il se nourrit principalement des mimosas épineuses, et surtout de la petite espèce buissonneuse, à laquelle ses épines aiguës et recourbées ont valu de la part des chasseurs le nom significatif de « Attends un peu. » Pendant la saison des pluies, il quitte les forêts et pénètre dans les plantations; s'il est dans le voisinage des cultures, il y produit des dégâts incroyables; car quelle quantité de nourriture ne lui faut-il pas pour remplir son estomac de 1^m,30 de long et 80 centimètres de diamètre!

On a vu chez les rhinocéros captifs, qu'un de ces animaux mange en un jour au moins 25 kilogrammes de fourrages: en liberté, il doit sans doute manger davantage. Il ne méprise aucune nourriture; il avale non-seulement les jeunes pousses, les rameaux et les piquants des mimosas et des autres plantes épineuses des tropiques, mais encore des branches de 3 à 6 centimètres de diamètre.

Il prend ses aliments en masse avec sa large gueule, et les espèces dont la lèvre supérieure se prolonge en trompe, savent parfaitement faire usage de cet appendice.

J'ai vu un rhinocéros de l'Inde saisir

avec sa lèvre de très-petits objets, des morceaux de sucre, et les déposer ensuite sur sa langue. Tous ces aliments, il les mâche aussitôt, mais d'une manière grossière; son œsophage est assez large pour permettre à de gros morceaux d'y passer. Le rhinocéros de l'Inde peut allonger d'environ 26 centimètres sa lèvre supérieure et arracher avec une assez forte touffe d'herbe. Il lui importe peu que les racines entraînent avec elles de la terre: après avoir bien frappé la touffe contre le sol pour en secouer la majeure partie, il la met tranquillement dans sa vaste gueule et l'avale sans difficulté. Quand il est en bonne humeur, son plaisir est de déraciner un petit arbre ou un buisson. Pour ce faire, il balaye avec sa trompe le sol tout autour des racines, jusqu'à ce qu'il puisse en saisir le collet et l'enlever. Il casse ensuite les racines et les mange.

BREHM.

LE DRAME DE PANTIN

Contrairement à ce qu'ont dit quelques journaux, l'accusé a paru fort contrarié de quitter la prison de Mazas, à laquelle il s'était habitué, ainsi qu'aux codétenus qui le surveillaient, aux geôliers et aux gardiens.

Il a adressé quelques paroles de remerciement au directeur, qui assistait à sa mise en voiture.

— Adieu, aurait-il dit, car dans aucun cas je ne reviendrai ici.

Défense absolue est faite par l'autorité de laisser voir Troppmann dans sa cellule de la Conciergerie.

On assure que toutes les personnes qui obtiennent des permissions pour aller visiter la salle du Banquet des Girondins et le cachot de Marie-Antoinette sont escortées jusqu'à ces lieux historiques, et il leur est interdit de s'arrêter dans la galerie qui y mène.

C'est qu'en effet, dans cette galerie se trouve le lieu où Troppmann est détenu; il a la cellule double occupée par Lemaire et par Philippe.

Il suffirait de coller l'œil à la petite ouverture pour voir le bêcheur du champ de Pantin sans être vu par lui...

Mais, nous le répétons, la préfecture de police et le parquet de Paris ont absolument interdit sa vue, même aux solliciteurs les plus influents.

Depuis qu'il est à la Conciergerie, Troppmann se félicite de se trouver dans de meilleures conditions qu'à Mazas, sous le rapport du calme et du silence. — Il y a bien moins de bruit ici, disait-il dès la première nuit, que dans le voisinage d'une gare de chemin de fer.

En effet, les nuits de la Conciergerie sont profondément silencieuses. Presque aucun écho de la vie extérieure ne descend jusqu'à ce souterrain, et si le soir quelque voiture égarée passe sous les tours de la Conciergerie, elle roule sur ce macadam dont a été entouré le Palais-de-Justice pour que les magistrats puissent mieux goûter l'éloquence du ministère public et des avocats et délibérer avec plus de calme.

La seconde nuit de Troppmann n'a pourtant pas été aussi bonne que la première. L'interrogatoire auquel a procédé M. Thévenin lui a causé une certaine surexcitation en provoquant chez lui un nouveau besoin de s'épancher et de parler à ses surveillants. Mais ceux-ci le laissent dire sans répondre,